

Les Ballets Jazz de Montréal, un spectacle honnête

Simon Laflamme

Jeudi le 29 octobre 1987, Le Centre des jeunes, en collaboration avec CFBR, présentaient au Grand Theatre un spectacle de danse de la troupe des Ballets Jazz de Montréal.

D'abord il faut dire que les spectateurs ont dû se contenter des informations qui leur ont été présentées verbalement, et toutes en même temps, au début de la soirée: l'auditoire a dû retenir qu'il y aurait deux entractes, que les musiques des danses étaient de ceux-ci et de ceux-là, que les chorégraphes étaient tels et tels. C'était déjà beaucoup. C'est probablement la raison pour laquelle on n'a pas cru bon de présenter les artistes pour chacune des danses, les responsables des costumes ni des éclairages. Le spectateur qui voulait savoir qui s'exécute devant lui n'avait d'autre choix que de se procurer un programme à 7,00\$ qu'on lui offrait dans le hall. Bref, le Grand Theatre devrait faire sienne la coutume de distribuer des petits feuillets sur lesquels sont imprimés les programmes des soirées. Quand on paye autour de 20,00\$ le billet, on est en droit de savoir ce qui se passe devant soi.

Les deux premières danses de la soirée étaient d'une approche facile qui a néanmoins été admirablement réalisée. Lors d'un voluptueux tango, la danse sensuelle par excellence, les jeux des costumes ont particulièrement été remarquables. Dans une atmosphère sicilienne, au son de l'accordéon, s'exprimaient les désirs érotiques des gangsters et des femmes fatales: des robes amples, brunes, se transformaient en des jupes qui faisaient surgir des corsages oranges; les jupes se métamorphosaient encore en pantalons puis disparaissaient; les bandits, fascinés, dominés, retiraient leurs vestons blancs et les mettaient sur les épaules des dames. Les quatre danseurs et les quatre danseuses ont livré pour ce scénario une performance sans faille.

Le temps fort de la soirée a certainement été l'audacieuse exécution sur The Art of Noise. Seuls certains moments humoristiques ont pu divertir de la symbolique complexe et chargée qui se manifestait sous nos yeux. Les blancs et les noirs s'entremêlaient, comme pour entremêler le bien et le mal. Les mouvements étaient souvent présentés en séries discontinues, sans cesse brisées. Des marches lentes, aux pas décidés mais en même temps déréglés, produisaient des impressions de fatalité. La scène débute alors qu'un être enveloppé de filets légers et blancs se maintient dans des formes aux angles droits. Apparaît soudainement devant lui, dans la lumière, comme un cadavre. Après quelques moments, où d'autres personnages entrent en jeu, le corps étendu bouge enfin. Mou. A la merci des pouvoirs de l'être blanc. Toute l'histoire semble être une oscillation entre la vigueur et la langueur, entre l'éveil et le sommeil. Une question sur la vie, sur le réel pouvoir des pouvoirs. La descente vers la vie, la montée vers la mort, ou vice versa, ne se termine pas par une résurrection grandiose. Juste avant la fin, les mouvements qui, au début, avaient animé le corps sont répétés. Cette fois, par contre, aucune énergie n'est transmise. L'être blanc tire de nullepart une immense

étouffé qui se dépose sur le sol. L'être flasque roule s'enfermer, se réfugier dans le tissu mortuaire. L'être blanc traîne hors du monde cette masse immobile.

Le spectacle se termine avec diverses danses populaires, pas de deux, de trois, de quatre, puis de la troupe entière, où sont offerts, en outre, des comédies aux personnages caricaturés qui ne manquent pas de soutirer les sourires.

Dans chacune des chorégraphies les spectateurs ont pu apprécier des costumes où l'imagination consistait chaque fois à dessiner des ensembles comparables mais toujours asymétriques.

Les Ballets Jazz de Montréal ont livré au public une performance très respectable.